

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

# LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. 6

MONTREAL, 3 AVRIL 1897

No. 130

## SOMMAIRE

Une explication, *A Filiateault* — Comment l'appeler? *Vieux Rouge* — Le second catholicisme, *Chercheur* — Le Barreau, *Thémis* — Encore une! *Lucifer* — Les frères des Ecoles Chrétiennes au Manitoba, *Catholique* — Le Pape et la France, *Franc* — L'esprit nouveau, *Français* — Le banc du Pape *Albert LeRoy* — SUR LE POUCE : Grâce à la maman, tout s'arrange, *Georges Auriole* — FEUILLETON : ROME (SUITE) *Emile Zola*.

## LE REVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile, [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous daresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

## UNE EXPLICATION

Plusieurs abonnés du RÉVEIL m'ont demandé la raison qui avait poussé la direction du journal à attaquer le parti et son vénérable chef, l'hon. M. Marchand. Elle est bien facile à établir et à expliquer.

Depuis plus d'un an, j'ai été accusé par les chefs libéraux, d'être un indiscipliné, de ne pas obéir aveuglement aux ordres donnés par les têtes dirigeantes du parti. Je veux me laver de cette accusation.

Il y a quelques semaines, M. Raoul Dandurand, le bras droit de l'hon. M. Marchand, et son gendre, me demandait de taper sur le parti libéral et sur son chef. La requête de ce monsieur me surprit bien un peu, mais enfin, sur ses instances répétées, j'ai consenti à faire ce qu'il me demandait.

Il me semble que c'est un acte d'obéissance qui devrait m'être compté. En certains quartiers libéraux, on doute de cette assertion. Pour dissiper toutes les incertitudes à cet égard, j'appuie cette déclara-

tion, d'un affidavit signé par un témoin de l'entrevue entre M. Dandurand et moi.

Je, soussigné, déclare solennellement avoir entendu la conversation échangée lors de l'entrevue entre MM. Dandurand et Filiatreault, dans le cabinet de MM. Dandurand et Brodeur, et ce que M. Filiatreault affirme par les présentes est vrai.

Et je fais cette déclaration solennelle, la croyant consciencieusement vraie, et en vertu de l'Acte pour la suppression des serments volontaires et extra-judiciaires

HENRI LECLAIRE.

Montréal, 1er avril 1897.

Déclarée et reconnue devant moi  
à l'endroit et à la date susdits.

L. W. SICOTTE,  
J. P. P. Q.

Et voilà.

J'ai accepté l'invitation de mon chef, et j'ai fait ce qu'il m'a dit. C'est de la discipline, ou je ne m'y connais pas.

De plus, je dois dire que c'est bien à contre-cœur que j'attaquais l'hon. M. Marchand, que je crois le plus honnête homme de la province, et qui, autrefois, s'est retiré de la collaboration du *Canada-Revue* spontanément.

Je crois devoir ajouter qu'il n'avait jamais rien écrit dans cette revue, et que depuis ce temps, il n'y est jamais entré

A. FILIATREULT.

## COMMENT L'APPELER ?

Nous sommes curieusement affectés par la façon étrange dont on prend nos moindres remarques. Si nous avons l'audace de rappeler les hommes publics au respect de leurs promesses ou au respect des principes qu'ils prétendent pratiquer et dont ils se parent, on nous prévient aussitôt que nous n'avons pas le droit de nous mêler de ces questions-là, parce que l'on ne nous recon-

naît pas ; on va plus loin, on nous informe qu'il peut être profitable aux hommes dont nous dénonçons les inconséquences d'être accusés par nous, parce que c'est un brevet de vertu ou plutôt de sympathie ecclésiastique, ce qui n'est pas la même chose. D'un autre côté, si nous signalons chez les adversaires des premiers, disons des conservateurs—quelque mesure intelligente et utile—on nous accuse d'usurper le titre de libéral pour faire tort à ce parti.

Nous demandons franchement comment il se peut que nos reproches aux libéraux puissent leur faire du bien, si nos compliments à leurs adversaires font du tort à ces mêmes libéraux.

Il faut être logique :

Ou bien nos compliments sont bons, ou ils sont mauvais.

Ou bien nos reproches sont dangereux, ou ils sont utiles.

Mais ils ne peuvent pas être l'un et l'autre.

Eh non, tout ça manque de sincérité.

Les puissants du jour n'aiment pas les observations, ni les objurgations ; ils n'aiment ni les censeurs, ni les Catons et pourtant il en faut dans tous les partis politiques, si humble que soit la position et le rang de ceux qui adoptent ce rôle peu agréable et peu productif.

Pourtant nous ne nous laisserons pas décourager. Nous entendons parler fort et librement — nous dirons même, libéralement.

Voyons :

Prenez un pays libre, jouissant d'institutions populaires, parlementaires et responsables :

Dans ce pays, combat pour le pouvoir un parti courageux, avec tout un passé d'honneur, de rectitude et d'honnêteté ; avec un drapeau immaculé, qui a couvert

de ses plis les plus respectables figures de trois générations.

Supposez maintenant, que, dans ce parti, surgisse tout à coup un homme, d'une activité enfiévrée, d'une ambition démesurée, d'une audace vertigineuse et qui s'impose à tous par la force de son talent, de sa volonté et de sa ténacité.

Cet homme est pauvre ; ses biens ont été vendus récemment pour satisfaire quelques créanciers. Son dépôt d'élection a même été saisi le jour où il dût se présenter devant l'électorat pour atteindre le but suprême de ses désirs.

Tant qu'il est pauvre, personne lui reproche sa détresse ; elle est noble, elle est digne. Il s'enveloppe fièrement dans sa misère et n'en a que plus le respect de ceux qui le suivent.

Mais arrive le grand branle-bas, le grand dérangement, le changement suprême.

Ce parti arrive au pouvoir, prend les rênes du gouvernement et s'installe au coffre.

Qu'arrive-t-il ?

En six mois, l'homme qui était pauvre hier, étonne le monde de la puissance de ses capitaux.

Il lui fallait un organe pour chanter sa gloire, il l'achète comptant, un prix qui un an plus tôt eût représenté vingt fois son gain de douze mois de travail.

Et puis, le cénobite de la veille devient l'épicurien du lendemain ; Diogène se fait Balthazar ; et le scribe se déguise en amphitryon. A sa table, apparaissent les puissants du jour : gouverneurs civils et religieux, officiers et suivants ? le monde ecclésiastique et politique se presse dans ses salons et la presse regorge du récit courtisannesque de ses fêtes religio-politiques.

Tout cela en six mois.

Et le peuple ébahi se demande d'où vient tout cet or.

Voyons, vous qui vous récriez, vous qui blâmez nos articles un peu sinapisés, supposez que tout cela arrive, supposez qu'il existe un pays comme celui dont nous parlons : supposez qu'un homme existe comme celui que nous venons de décrire, supposez qu'il se trouve un parti qui le supporte :

Pensez-vous que ce parti puisse porter le titre de parti libéral ?

VIEUX-ROUGE.

## LE SECOND CATHOLICISME

Nous allons bientôt avoir dans les rangs des réformateurs tellement de membres du clergé, que l'on ne saura plus où sont les infidèles.

Ainsi, nous parlions dans notre avant dernier numéro de l'abbé Charbonnel qui a écrit les deux catholicisme.

En voici un autre du même genre :

Il faut dire la vérité ! Assez d'illusions comme cela. C'est trop nous bercer de leurres imbéciles. Qui sommes-nous ?... Nous les gens d'Eglise... Nous vivons du passé, nous mourons du passé... Le désert entoure nos églises : comme un océan de mort et de silence, il roule sans bruit ses vagues qui ressemblent à des lincaux flottants, et amoncelle sans tumulte ses eaux qui sont profondes comme des abîmes..

Qui clame ainsi dans le désert ? Un prêtre, l'abbé *Quiévreux*, docteur en théologie et en philosophie. Il a fait un livre sur le *Paganisme au XIXe siècle*—sur l'envahissement du XIXe siècle par l'idée païenne. Voilà certes un homme qui a les yeux ouverts tout grands et qui y voit clair, et, sans doute, c'est parce qu'il a vu trop clair, que, devant la désolation de l'Eglise ses idées se troublent, et dans sa douleur, les flèches des cathédrales lui sem-

blent des cormorans qui dressent en vain leur cou tout vibrant de désirs vers le ciel infini.

L'Eglise est désertée : c'est le fait. Que va dire l'abbé Quiévreux sur ce peuple qui la déserte ? Les idées matérialistes du siècle sont paiennes et diaboliques : mais le siècle lui-même, qu'est-il ? Écoutez :

Avec la science contemporaine, l'homme expérimente le monde. Ayant attaché la science comme une étoile à son front, l'humanité n'entend plus s'aventurer à l'aveugle. Elle prend conscience d'elle-même ; elle prend conscience du monde. Il ne suffit plus de dire à l'humanité : " Crois. " Elle répond : " Pourquoi ? " Ce n'est plus un troupeau stupide qu'il s'agit de conduire à la pâture : C'est une véritable assemblée d'hommes qu'il faut convoquer en un plaid souverain. Et c'est juste ! et c'est beau ! et c'est l'idéal de l'Eglise !

— Vous aviez plus de foi, dites-vous, au temps passé. — Peut-être. Qui donc alors discutait sa foi ? avait peur de douter ? éprouvait son *Credo* ? Quelques esprits d'élite. Mais la masse, la grande masse humaine ? Ah ! oui, je vous entends : " La foi du charbonnier, la bonne foi simple, naïve, féminine, imbécile, qui accepte, qui ferme les yeux, qui ne sait répondre qu' " amen " ... Mais non, que voulez-vous ? Cette foi-là est morte ; elle est morte avec le bon vieux temps qui ne savait ni lire, ni écrire... Le peuple sait, il veut savoir. Il était un enfant en ce temps-là, il devient un homme.

Et moi, je vous le dis sans ambages : j'aime mieux mon siècle que le siècle de l'an mil ou que le siècle de Galilée. Et moi, je vous le répète hautement : j'aime mieux mon temps que le temps des autodafés ou des dragonnades. J'aime mieux le paysan du XIXe siècle que le paysan du XIIIe siècle... Vive Dieu ! vous n'aimez pas mieux ce paysan du XIXe siècle, lettré, instruit, qui pense, qui raisonne, qui discute, qui se dresse dans une fière virilité, en face de vous, qui ne se couche pas comme une brute à vos pieds, qui ne se laisse ni bâter, ni museler, qui exige que vous le traitiez en homme, qui vous répond hardiment, quand vous lui dites : " A genoux, adore ! " — " Fais-moi voir qui je dois adorer, j'adorerai ! " — " Orgueil, orgueil ! " ... Pourquoi, parce qu'il veut voir... se servir de sa raison, parce qu'il veut que sa foi soit une soumission intellectuelle, parce qu'il veut être homme en croyant ? De

l'orgueil ! Ah ! c'est bien vite jeté à la face d'un homme cet anathème-là.

Nous ignorons ce que Tardivel dira de cette sortie, mais enfin elle nous fait rudement plaisir et cela avait besoin d'être dit.

Le passage suivant sur Luther n'est pas moins à citer :

Luther s'intitulait le grand réformateur. Assurément, il y avait un programme vrai dans ce titre. Ce XVIe siècle regorgeait de paganisme qui infestait tout.

Luther naissait en pleine époque que nous appellerions... décadente. La théologie est amoindrie, amoindrie la foi, amoindrie la discipline, amoindries les mœurs !... C'est la Renaissance, c'est Léon X, mais aussi un débordement de paganisme... A cet Alexandre VI qui, malgré tout, reste inqualifiable, succédait Jules II, le pape guerrier. Quand le cardinal Jean de Médicis est proclamé, l'opulent Chigi salue son règne par cette inscription où il caractérisait les trois pontificats d'Alexandre VI, de Jules II, de Léon X : Vénus a eu son temps, Mars a eu le sien, c'est aujourd'hui le règne de Minerve." Cela juge une époque. Qu'était devenue la Parole de Dieu ? Erasme raconte un sermon sous Jules II :

" L'orateur, à propos de la Passion, parla de Curtius Décus, de Cécrops, d'Iphigénie... Il compare le Sauveur, *si bien méritant de la patrie*, à Phocion, à Socrate... Bref mon prédicateur romain parla si bien romain que je n'entendis rien de la mort de Jésus-Christ." Le christianisme se paganisait : " On dit la *persuasion* pour la *foi*, on ne dit plus *Dieu* mais les *dieux* : ainsi du ridicule on allait jusqu'au blasphème." Une vogue inouïe fit la fortune de Rabelais et du Pantagruélisme. Rabelais eut pour patron des évêques, des cardinaux, l'évêque de Paris... L'œuvre de Rabelais était donc bien enchâssée dans son temps ; tandis que l'*Imitation*, comme une pauvre petite perle dédaignée, se trouvait reléguée dans la solitude de quelques cloîtres rares, restés étrangers à cette politesse égrillarde... Il faut le reconnaître, Luther eut des excuses trop nombreuses dans son siècle. J'oserais dire que s'il fut un mal, il fut un mal nécessaire."

Nous n'eussions jamais osé l'écrire, mais ça fait plaisir de le reproduire.

CHERCHEUR.

# LE BARREAU

Les plaintes persistentes qui se soulèvent dans certains milieux, contre l'ordre des avocats, contre le Barreau, indiquent parfaitement le besoin de maintenir plus strictement que jamais les règles fondamentales de son organisation.

Nous n'avons pas ici l'arsenal de restrictions qui distingue le Barreau français, mais si l'exemple du soin avec lequel il conserve ses prérogatives et ses traditions, pouvait encourager nos avocats à relever réellement le niveau de la profession au Canada, nous croirions encore avoir fait œuvre utile.

Nous citerons à cet effet les principaux passages d'un discours, prononcé par M<sup>re</sup> Pouillet, bâtonnier de l'ordre des avocats du Barreau de Paris.

Voici d'abord un portrait de M<sup>re</sup> Pouillet :

Grand avocat de contrefaçons, président attitré des congrès de la propriété industrielle ou littéraire, M<sup>re</sup> Pouillet aurait pu se cloîtrer dans son aride science, et au bruit des machines dont il défend les inventeurs, à l'étude des découvertes scientifiques, oublier que l'humanité vit, luit et souffre. Il a senti cependant les obligations de son temps, le besoin d'y porter remède, le devoir impérieux pour tout homme de bien d'y consacrer au moins quelques instants de sa vie. L'Ordre doit surtout y contribuer et, pour cela, M. Pouillet a réorganisé les consultations populaires gratuites, qu'il fait remonter pompeusement à Saint-Louis, mais que le Palais n'avait pas revues depuis la Révolution. Le succès peut en être plus ou moins grand, la tentative n'en est pas moins intéressante. C'est que l'Ordre est toujours plus menacé, que la démocratie fausse et aveugle qui nous déborde crie au privilège siôt qu'elle voit une profession conserver des règles strictes, une organisation un peu fermée, et une dignité quelque peu hautaine. Il faut, dans l'intérêt de la démocratie elle-même, l'empêcher de détruire tous les restes encore utiles du passé, il faut conserver au barreau sa forte constitution sans laquelle, libre de toutes les indelicatesses, retenu désormais par la seule et bien inefficace barrière du Code pénal, l'avocat ne serait qu'un agent d'affaires vendant sa parole et sa conscience au plus offrant. Les règles fondamentales de l'Ordre, interdiction de faire de la réclame pour obtenir des causes, interdiction

d'exiger des honoraires et de poursuivre le client récalcitrant, courtoisie enfin et confraternité sinon profonde, au moins apparente entre avocats, ces règles doivent être maintenues et les plaideurs, comme les avocats, y sont intéressés.

Mais M<sup>re</sup> Pouillet proteste contre toute tentative de faire de l'avocat un sceptique, un indifférent que les misères n'émeuvent pas, prêt à plaider pour le coupable aussi bien que contre lui.

On nous traite parfois de sceptiques; comment ne serions-nous pas enclins à le devenir? Nous assistons, confidents impassibles et navrés, à des drames obscurs et poignants, où peu à peu nos émotions s'émeussent, où nos illusions s'envolent, et nous en venons parfois à douter de ces choses presque divines, de ces belles chimères auxquelles, dès le berceau, nous nous étions accoutumés à croire: l'amour paternel, l'amour filial, le dévouement, l'amitié, la probité. Comme le disait naguère dans un magnifique langage un de nos maîtres vénérés à l'Académie, "tous les Atrides ne sont pas morts, et la famille d'Agamemnon n'est pas près de finir."

Mais M<sup>re</sup> Pouillet n'en déduit pas que la profession d'avocat doit pour cela être purement honorifique. L'avocat fait assez de sacrifices et n'en est-ce pas déjà un que la plaidoirie d'office. Quelle est donc la profession où l'on travaille gratuitement, sans la moindre rétribution, pour quiconque a besoin, qu'on lui fasse droit et ne peut faire à cet effet les dépenses nécessaires :

A-t-on déjà vu, dit M<sup>re</sup> Pouillet, une loi obligeant, à toute réquisition, les cordonniers à chausser gratis les malheureux? C'est qu'aussi bien l'Ordre des avocats a toujours été et reste une institution essentiellement démocratique; tous ceux qui sont au même niveau, tous ont les mêmes droits, le dernier venu comme le plus ancien, et, grâce à la robe qui est la même pour tous, le plus riche ne se distingue pas du plus pauvre. C'est l'égalité dans ce que l'esprit peut rêver de plus parfait et de plus noble. Notre profession est la seule où la naissance ne compte pour rien, où la fortune soit impuissante à engendrer le moindre privilège, ou y est nécessairement et toujours fils de ces œuvres, car la naissance ne donne pas le talent, l'argent ne remplace ni le travail ni la science, et l'avocat n'est quelque chose que par son travail, sa science et son talent.

Mais si l'ordre des avocats a le droit d'être strict, il ne faut pas qu'il soit fermé au progrès, et son chef le proclame bien haut dans un langage aussi sévère dans le fond qui châtie dans la forme :

Je crois que tout ce qui nous entoure est perfectible et que nous devons, tous tant que nous sommes, nous efforcer de tout perfectionner en nous et autour de nous. Je crois que nous sommes des voyageurs en marche vers un but idéal, encore perdu dans la brume, qui est non le bien-être de quelques-uns, mais le bonheur de tous. que l'immobilité est un crime et que nous devons toujours avancer, Je crois au progrès que rien n'arrête et qui, en dépit des obstacles qu'on lui oppose, continue à travers le monde sa marche triomphale. Marchons avec lui, comme notre Ordre l'a fait dans tous les temps, éclairons sa marche. soyons-en les apôtres, et, de même que les rivières vont s'élargissant de ville en ville à mesure qu'elles approchent de la mer, de même élargissons nos esprits et nos cœurs à mesure que nous nous rapprochons du but.

Voilà des discours qui font du bien à lire.

THEMIS

## ENCORE UNE !

Encore quoi ?

Une souscription.

Pour qui ?

Pour Tardivel, parbleu.

Mais pour quoi faire ?

Pour aller à Paris, voir Diana Vaughan

Ah ça, quand finirons-nous ces processions de chapeaux ?

Quête pour payer le procès Sauvalle ; quête pour aller à Trente ; quête pour aller à Paris !

Tardivel finira par coûter plus cher qu'un curé de paroisse riche.

Eh oui, il s'est trouvé des imbéciles pour penser que Tardivel devait aller dans la capitale française pour dire si c'est vraiment Diana Vaughan.

Et il ne la connaît pas.

Voici ce qu'il dit :

La personne qui se dit Diana Vaughan, et que nous croyons fermement être Diana Vaughan, déclare qu'elle va se manifester publiquement à Paris, le 19 avril prochain. La logique veut que

nous soyons là, pour juger par nous-même et pour rendre hautement témoignage à la vérité, quelle qu'elle soit. Nous considérons que c'est un véritable devoir pour nous de faire cette démarche décisive ; et ce n'est pas un purgatoire de quatorze jours sur la mer qui nous empêchera de remplir ce devoir.

On dira peut-être que nous faisons du zèle, attendu que Diana Vaughan annonce qu'elle viendra en Amérique, même au Canada, probablement au mois de juillet. A cela nous répondrons : l'avenir est à Dieu et à Lui seul. Qui sait si Diana Vaughan pourra, avec la meilleure volonté du monde, remplir cette partie de son programme ? Qui peut prévoir quels événements se produiront à la suite de la manifestation du 19 avril ?

C'est ça, Tardivel ne peut pas l'attendre à Montréal, il faut qu'il court au devant de cette chère Diana de son cœur.

La vérité, c'est qu'il n'a pas confiance de la voir au Canada.

Il n'a peut-être pas beaucoup plus confiance de la voir à Paris ; mais au moins, si cest un fiasco, il ne sera pas au milieu de nous pour se faire blaguer.

D'ailleurs, pas de soin. Vous allez voir qu'avant la date fixée on va nous annoncer que Diana a été assassinée par les franc-maçons.

Quant à Tardivel, il rira sous cape.

*Tragediante, comediant.*

LUCIFER

## Les Freres des Ecoles Chretiennes AU MANITOBA

Le *Herald* de Montréal vient de publier la lettre suivante qui est très intéressante et fort bien pensée. Nous sommes curieux de savoir quelle réponse vont donner les Frères :

Monsieur le rédacteur,

Voulez-vous m'accorder un petit espace pour dire quelques mots de la question des Ecoles du Manitoba.

Je désirerais vous faire une suggestion :

Il y a bien des années, existait un homme du nom de Jean Baptiste de la Salle. Cet homme se rendait compte des maux de son époque et des dangers auxquels était exposée la jeunesse chré-

tienne par suite d'une éducation qui passe sous silence l'existence de Dieu. Il fonda une communauté de religieux dont la mission était de donner gratuitement, aux enfants, l'éducation séculière et religieuse. Ces hommes pour la gloire divine abandonnèrent tout, et s'imposèrent les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance afin de pouvoir s'adonner entièrement à l'éducation gratuite de la jeunesse.

Ils devaient donner gratuitement l'éducation primaire aux enfants pauvres, par amour de Dieu et de la religion. Depuis leur fondation, les Frères des Ecoles Chrétiennes, comme on appelle les fils de la Salle, se sont répandus dans le monde entier. A Montréal ils occupent plusieurs écoles et collèges. Mais il ne manque pas de gens qui disent avec raison que les frères ont abandonné l'esprit de leur fondateur et qui prétendent que l'appât de la rémunération n'est pas le moindre de leurs soucis.

Ma suggestion est la suivante :

Que quelques-uns des Frères des Ecoles Chrétiennes offrent donc leurs services pour le Manitoba où, si tout ce qu'on nous dit n'est pas seulement de l'attrappe-nigaud politique, on a un tel besoin d'une éducation chrétienne gratuite. Si le règlement de la question des écoles du Manitoba, tel qu'accompli par M. Laurier, met réellement en danger la foi des enfants catholiques, si le principe des écoles séparées est réellement d'une importance aussi vitale que l'affirment Mgr Langevin et les évêques de Québec et enfin si les Frères des Ecoles Chrétiennes sont encore animés du zèle désintéressé qui poussait la Salle alors, le temps est venu pour eux de venir de l'avant et de travailler comme des hommes à la cause de l'éducation catholique.

Un district aussi étendu que le Manitoba, avec son immensité et la dispersion de sa population, doit comprendre sous le régime des écoles séparées, une foule d'écoles et, dans bien des cas, avec un très petit nombre d'élèves. Dans ces cas-là, un Frère ne pourrait pas demander beaucoup plus que sa nourriture, ce qui ne serait pas une imposition trop lourde sur les malheureux fermiers.

Quel que soit le système d'éducation finalement adopté pour la minorité catholique du Manitoba, pour ma part j'espère fermement qu'il sera supérieur à celui de notre province, si j'en excepte les excellentes écoles catholiques de Montréal, dirigées et contrôlées par le Bureau des commissaires d'écoles catholiques : autrement les catholiques du Manitoba ne seront pas autre

chose pour les voisins protestants que des "sciieurs de bois et des porteurs d'eau."

UN CATHOLIQUE ANGLAIS

Montréal, 9 mars 1897

Allons, qui va se devouer ?

Voilà un bon moyen d'empêcher la montre de Mgr Langevin d'être tirée au sort.

CATHOLIQUE.

## Le Pape et la France

Le premier mars dernier, le Pape a prononcé un discours au Sacré Collège. En voici un passage intéressant :

Et, en cette œuvre de concorde, vous Nous ramenez également, Monsieur le Cardinal, à ce qu'un zèle prudent nous a conseillé, il y a quelques années, à l'égard de nos fils de France. En prenant cette mesure, Nous visions les grands intérêts religieux et Nous *placions au dessus de la politique et de ses querelles*. Ce que Nous avons et ce que Nous avons uniquement à cœur est d'arracher des esprits la discorde, qui est non seulement inutile, mais nuisible à la cause de la religion et de l'Eglise. Un avis général aurait exercé peu d'influence et serait resté inefficace pour le but à atteindre : il fallait l'appuyer à propos de règles pratiques. Nous avons donc indiqué le terrain constitutionnel et légal, où chacun pourrait coopérer au commun bien religieux et moral. L'esprit et la bonne volonté d'un grand nombre ont obéi : mais si l'union avait été pleine et entière et l'action uniforme, quels fruits abondants en auraient recueillis la France et l'Eglise !

Voilà de sages paroles ; on voit que le Pape tout comme M. Laurier l'a fait au grand scandale de Mgr Laffèche, et sépare parfaitement la politique de la religion.

D'un autre côté, la leçon qu'il inflige aux Tardivel et autres qui persistent à ne pas vouloir laisser subsister en France la République et qui appellent le bouleversement du régime établi, ne pouvait tomber à meilleure enseigne qu'à la *Vérité*

FRANCO

### CELA DÉPEND DE VOUS

Voulez-vous guérir votre rhume ? Prenez du **BAUME RHUMAL**, le spécifique français, le guérisseur par excellence des maladies de poitrines.

## L'ESPRIT NOUVEAU

Personne n'applaudira plus que nous, aux vigoureuses expressions d'opinion qui ont éclaté dans la Chambre d'Ottawa, depuis que s'y discute l'adresse en réponse au discours du trône.

On sait que ce document contenait un passage où il était fait appel à l'union, la bonne entente, la générosité et l'impartialité des races et des religions.

Quoiqu'on en dise, nous ne sommes pas de cette catégorie de grognons qui trouvent à redire à tout.

Nous félicitons les libéraux des idées qu'ils ont exprimées là.

Nous les en félicitons d'autant plus que leur porte-parole n'a jamais eu à notre égard ni sympathie ni bienveillance.

L'hon. M. Tarte a demandé que catholiques et protestants vivent en paix et même aillent plus loin, s'unissent, s'entendent.

C'est l'esprit nouveau en opposition à l'antique hostilité des races et des religions, qui semble s'implanter partout où Anglais et Français sont en présence.

Et la proclamation de ce principe est venue à point, juste au moment où nous trouvions dans un grand journal parisien, un organe officiel, le *Temps*, un article ainsi conçu :

Le protestantisme était la religion de la cour, presque une religion d'Etat. Rien d'étonnant que les missionnaires catholiques aient tout fait pour priver leurs rivaux de ce privilège et que ceux-ci aient lutté d'autre part pour en sauvegarder au moins l'apparence. On peut donc bien reconnaître qu'il y a dans cette lutte, comme dans toutes les luttes religieuses, des torts réciproques. Mais ce doit être là, dès à présent, un chapitre d'histoire clos. Une ère nouvelle a commencé. La Reine Ranavolo emporte avec elle en exil la religion d'Etat et tout ce qui pouvait en

approcher le souvenir. Il n'y a plus, désormais, de loi souveraine à Tananarive que la loi française et il suffit qu'elle soit présente à l'esprit de tous les agents du gouvernement, des subalternes comme des haut placés, pour que les populations retrouvent la liberté et la sécurité morale que les troubles et la conquête semblaient menacer. Surtout, dès à présent, le préjugé injurieux et les termes faux au nom desquels les deux camps se faisaient la guerre, cette synonyme abusive entre "catholiques et Français," entre "protestant et Anglais," tout cela n'a plus aucune raison d'être, aucun prétexte et doit faire place à une autre manière de parler et de sentir. La seule réalité politique c'est qu'à Madagascar, comme partout ailleurs sous le drapeau de la France, il y a des Français de divers cultes, tous également patriotes, tous dotés des mêmes droits et auxquels, avec une égale bienveillance les forces de police doivent protection et respect sous la tutelle de la loi commune.

Voici des idées larges, de l'esprit nouveau.

Il n'est pas trop tôt qu'il soit entré dans nos cœurs.

Tant que les chefs libéraux suivront ces grandes leçons de la République qui nous est chère, ils auront tout notre appui.

FRANÇAIS.

## LE BANC DU PAPE

La troisième circonscription de Brest, dont le siège est devenu vacant par la mort de M. d'Hulst, prélat romain, est en train de jouer une assez piquante comédie politico-ecclésiastique. De longue date, c'est, en Armorique, le bourgpourri du cléricanisme ultramontain. Le trône à ses fiefs; l'autel, en bonne Bretagne bretonnante, garde un coin sacré et privilégié, dont le grand électeur réside au Vatican. L'Esprit nouveau, qui souffle où il peut, a trouvé là son habitacle. La France entière l'eût-elle congédié et balayé, il se réfugierait dans la fidèle circonscription qui obtempère au Pape jusqu'à narguer le Roi.

Pourquoi faut-il, ô monsignor d'Hulst, qu'à tant de maladresses commises, et dans la chaire

de Notre-Dame, et à l'Institut catholique, vous ayez joint cette inconvenance suprême de mourir, en laissant l'Eglise, la Bretagne et la Papauté dans un tel embarras ? Vous sembliez un dévoué serviteur du Souverain Pontife. Vous donnât-il même un ordre auquel votre conscience répugnait, alliez de l'avant, ainsi qu'un soldat à un service commandé. Vos convictions n'étaient pas entamées, sans doute ; mais, comme le troupière légendaire, vous vous taisiez sans murmurer. Toute la fin de votre carrière en fut assombrie. Qui donc aurait osé prédire, lors du concile de 1870, que la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale aurait pour premier effet la suppression du pouvoir temporel, et pour second, l'abandon par le Saint-Siège de la monarchie des Bourbons ? Le Pape, privé de ses Etats, a été bien cruel, en vous privant, à son tour, de votre légitime souverain.

De là, l'inopportunité superlative de votre mort. Jusqu'ici, conservateurs-royalistes et catholiques s'étaient bornés à échanger dans la presse des horions et des estafilades théoriques. *L'Univers* et la *Gazette de France* offraient ainsi des représentations de salle d'armes pour les amateurs. La galerie paraît, soit pour le soutien du trône, soit pour le rempart de l'autel. En tant que morts et blessés, il n'y avait encore de brisée que la Sainte-Ampoule. Trois congrès, l'an passé, le sont allés dire à Reims. Et le cardinal Langénieux, qui n'est pas simplet, ne nous atteste point que l'ombre de Clovis en ait frémi.

Maintenant, voici l'heure d'en découdre. On ne remplacera point un homme tel que M. d'Hulst sur les bancs de la Chambre, pour cette bonne raison qu'il n'y détenait aucune espèce d'influence. Encore est-il obligatoire, de par la loi, de lui élire un successeur. Ci-gît le lièvre, comme on dit dans les rudiments. Un lapin, le digne emblème des enjeux forains, ferait meilleure figure pour représenter, avec ses longues oreilles et son poil tremblant, la partie de chasse à l'électeur qui se poursuit dans la lande bretonne.

De même qu'il y a des bancs d'huîtres sur la côte, dûment achalandés, le siège législatif du pays de Lannilis est, révérence parler, un banc-

d'œuvre que le cléricisme a coutume d'installer au Palais-Bourbon, à la dernière travée de l'Extrême-droite. Bien mieux, c'est le banc du Pape. Pour la forme—ou puisque la législation l'exige—on procède à une élection où semble fonctionner le suffrage universel. De vrai, l'urne se remplit, à Rome, de petits carrés de papier qui symbolisent la raison, l'intelligence et la volonté de citoyens émancipés par la Révolution. Or, elle s'est faite, à leur insu et contre leur gré. Il leur plaît mieux de rester les serviteurs du Vatican.

Les châteaux auront beau présenter leur candidat dans la personne de M. le comte de Blois ; leurs grosses tourelles se briseront contre le petit marteau de l'humble porte du presbytère. Les curés bretons ont la tête toujours dure, et qui ne s'amollit ni dans les frairies des jours de pardons, ni aux dîners de six heures durant, chez le curé-doyen ; mais, plus encore, elle ressemble au granit du terroir, dans ces mêlées électorales qui sont devenues les seules batailles avérées de l'Eglise.

On a eu de la peine à trouver le candidat de MM. les recteurs. L'évêque de Montpellier, M. de Cabrières, était trop légitimiste : il n'a pas eu le *placet* papalien. Le R. P. Charmetant, des œuvres d'Orient, avait tout l'air d'une contre-turquerie, expédiée d'un bazar parisien à des Bretons interloqués ; on a laissé le R. P. Charmetant aux loisirs de son prosélytisme. Il représentera mieux l'Arménien *in partibus*, que l'Armorique à la Chambre. Faute de grives, les merles ont leur prix. Celui que la troisième circonscription de Brest va, sans doute, rehausser d'une écharpe tricolore, est, paraît-il, jaseur diseur et babillard à souhait. L'abbé Gayraud a appartenu à l'ordre de Saint-Dominique. Il en est sorti. C'est présentement un prédicateur de l'école de l'abbé Garnier, chez qui la logique des poumons fait merveille.

Le dogme désormais importe peu, l'Eglise de France est un oripeau de la vieille défroque gallicane. Mieux vaut exhiber aux populations un socialisme chrétien qui n'est, en réalité, ni socialiste, ni évangélique. Mais il plaît au Pape qu'il en soit ainsi, et, sans plus ample examen, c'est assez pour la jugeotte des électeurs de Lannilis. Que voulez-vous ? L'Héliade même, en sa fleur, avait son coin de Béotie.

ALBERT LE ROY,

#### GRAND SUCCÈS

Dans le traitement de la coqueluche, les mères de famille emploieront avec succès le **BAUME RHUMAL**, recommandé par tous les médecins. 25c partout.

# L'autre Pain

Pour nourrir sa femme Gala et ses enfants, Gur avait longtemps et sans cesse travaillé, subtil chasseur dans la forêt primitive, pêcheur astucieux au bord de la mer occidentale ; et il en était récompensé par l'amour de Gala et de ses enfants.

Mais son bonheur n'était point absolu. Chaque soir, une mélancolie lui emplissait le cœur, à contempler le soleil couchant, là-bas, là-bis, et il eût voulu y aller, vers ces îles aux roches d'or, aux frondaisons de pourpre, aux plages d'émeraude.

—Les poissons et les oiseaux y vont bien, se disait-il, et je vaudrais mieux que les poissons et les oiseaux, moi le subtil chasseur et le pêcheur astucieux.

Et il les interrogea sur le secret de leurs ailes et de leurs nageoires, cessant de les tuer et se contentant de les prendre pour étudier la machine de leurs mouvements.

Gala se plaignit de voir diminuer la provision de chair. Il la laissa dire, et continua ses recherches. De plus en plus, il s'absorbait en de longues réflexions, négligeant tout pour y rêver.

A force d'y rêver, un beau jour, il conçut les rames, puis les voiles comme possibles. Le gabarit du bateau lui apparut en songe, d'après la forme des poissons ; la toile ouverte au vent, d'après le vol des oiseaux.

Et de ce songe, il s'éveilla bûcheron pour tailler les arbres et tisserand pour les ailer de toile.

Ce fut une dure période de travail, et pendant laquelle Gala ne cessa de l'injurier. Car elle ne comprenait pas ce qu'il faisait. Et comme, maintenant, à bûcheronner et à tisser, il dépensait tout son temps, et ne chassait ni ne pêchait plus du tout, la bonne chair savoureuse manquait aux repas. Sans le fils aîné, déjà grand et fort, qui remplaçait un peu le père à la chasse et à la pêche, on en eût été réduit à vivre, comme dans la forêt primitive, de racines, de baies et de larves, ou à se nourrir de coquillages salés mettant la gorge en feu.

—Il ne nous aime plus, criait Gala furieuse. Il veut nous faire mourir. Au lieu de nous donner à manger, comme il le doit, il s'occupe à couper du bois et à imiter grossièrement les araignées.

En vain, le pauvre Gur disait, essayant de la calmer un peu :

—Si, si, je vous aime, et mieux que jamais. J'ai le secret des poissons et des oiseaux. Bientôt je pourrai aller aussi aux îles de là-bas, et toucher les roches d'or, les forêts de pourpre, les plages d'émeraude, et vous en rapporter les merveilles.

—Tu es fou, répondait Gala. Tu te vantes d'avoir le secret des poissons et des oiseaux. C'est un mensonge. Est-ce que les oiseaux tissent des toiles ? Est-ce que les poissons ont un corps en bois ? Si tu avais leur secret, tu partirais pour là-bas, ou par l'air ou par l'eau, et tu ne resterais pas ici, courbé sur ta besogne inutile et insensée.

—Ce que je fais là, répliquait Gur, ce sont des ailes et des nageoires. Patience ! j'irai là-bas, et t'en rapporterai..

Quoi ? disait-elle. Quoi ? Es-tu seulement sûr que cela existe, là-bas ? Et quand même cela existerait, est-ce une raison pour ne plus songer à ce qui est ici, à nous, à moi ? Sans notre aîné, nous serions morts de faim, depuis que tu t'amuses à creuser du bois et à embrouiller du fil, ô mauvais homme, ô pauvre tête, ô lâche cœur !

Gur ne se défendait pas, et continuait son ingénieux labeur.

Enfin, le bateau fut fait, armé de ses rames, de ses voiles, et prêt à être lancé sur l'eau, pour aller à la conquête des trésors promis. Gur maintenant rayonnait d'orgueil, et attendait que Gala lui rendit grâce et justice, et s'étonnait qu'elle demeurât silencieuse et toujours irritée.

—Qu'as-tu donc ? lui dit-il. Ne vois-tu pas que je l'ai, le secret des oiseaux et des poissons, et que je vais pouvoir vous le conquérir, tout cela qui est là-bas, et qui est si beau ?

Mais Gala lui répondit, d'un ton aigre et moqueur :

—Cela est trop loin, va ! Tu n'y arriveras jamais.

Puis, avec une amertume pleine de reproches :

—Et que ferons-nous, d'ailleurs, pendant que tu seras là-bas ? Nous avons bien le temps d'attendre tout cela, maintenant que tu es sûr de l'avoir un jour. Au moins, avant de t'en aller, emploie ton invention et ta patience à nous assurer largement la vie.

Et alors, le câlinant de compliments doux, quoique mal sincères :

—Puisque tu as su construire cette chose, vraiment admirable, ne pourrais-tu nous construire d'autres choses, plus utiles peut-être que tout cela, qui est si beau, mais qui est si là-bas ? Vois, pendant que tu t'occupais à ton bateau, notre famille s'est accrue beaucoup. Nous avons tant d'enfants à nourrir ! Trouve le moyen de les nourrir sans avoir recours à la chasse et à la pêche, qui donnent une pâture monotone. Tu le peux, si tu consens à en prendre la peine. Tu es si ingénieux, si patient ! Travaille pour nous, pour le nécessaire d'abord. Tout cela qui est là-bas, si beau, c'est le superflu, en somme.

Et elle ajouta, négligemment :

—Sans compter qu'après tout, peut-être bien tout cela n'existe pas. Qui sait ? Il faut être raisonnable.

Gur se soumit. Il inventa la charrue, les semailles, le pain, la cuisine, l'habitation, la domesticité des bêtes, les sciences, diverses autres choses, et finalement tout ce qui était alors inventable.

Mais, après chaque invention, il revenait à son bateau sur la plage, et disait :

—Quant partirai-je pour là-bas ?

A quoi Gala répondait toujours :

—Plus tard, plus tard.

Et chaque fois, elle réclamait quelque nouveau perfectionnement dans l'utile, et insistait sur la non-existence probable du là-bas. Elle avait même fini par tourner en plaisanterie l'amour tenace de Gur pour ce là-bas, si beau, mais si vain. Elle disait, en riant :

—Oui, oui, nous avons désiré tout cela jadis, quand nous étions jeunes et naïfs, ignorants, de vrais sauvages attirés par le clinquant et l'inconnu. Mais aujourd'hui que rien ne nous man-

que, rien des choses sérieuses, sauf encore quelques-unes à trouver et que tu trouveras, aujourd'hui nous serions fous de penser toujours à ces folies de là-bas qui ne sont qu'un rêve.

Gur ne répondait pas, et longuement il réfléchissait, grave et triste.

Un jour, il osa dire :

—Mais le rêve n'est peut-être pas du superflu, autant que tu le crois.

Et même, enhardi, un autre jour il déclara :

—Moi, le rêve me semble aussi nécessaire que le pain, oui, que le pain.

Gala s'esclaffa de rire ; et depuis lors, quand Gur venait, le soir, s'asseoir mélancoliquement sur la plage, devant son bateau immobile, elle avait accoutumé de dire au pauvre homme :

—Allons, voilà que tu manges ton pain de rêve, n'est-ce pas ?

Et, avec leur mère, tous les enfants se moquaient de Gur, même la fillette qui jadis avait eu des yeux si brillants de convoitise à regarder le couchant. Tous ils répétaient :

—Le vieux mange son pain de rêve.

Car Gur était quasi vieux, à présent. Il avait le poil grison. Il était las d'avoir tant travaillé, tant inventé. Cela l'avait vieilli.

Mais son cœur était resté jeune ; un soir, à l'heure occidentale, il est monté sur son bateau, il a ouvert ses voiles à la brise, et vers les îles aux roches d'or, aux frondaisons de pourpre, aux plages d'émeraude, Gur est parti sans rien dire, sans embrasser personne, en pleurant, mais les yeux fous d'extase, tandis que Gala, et les enfants excités par elle, clâmaient :

—Lâche ! lâche ! Il nous abandonne ! Il ne veut rien faire pour nous. C'est un égoïste. Il n'aime que le pain de rêve.

Et ils lui jetaient des pierres avec d'âpres et sincères malédictions.

Et Gur n'est jamais revenu.

JEAN RICHPIN,

Une HAUSSE considérable est imminente sur les actions des MINES D'OR de la Colombie Anglaise. M. Queneau, courtier en mines, 207 New-York Life B'l'd'g, conseille aux lecteurs du RÉVEIL de prendre position actuellement sur ces valeurs ; c'est le moment d'acheter.

# SUR LE POUCE

GRACE A LA MAMAN, TOUT S'ARRANGE

M. Billy Stevenson, qui m'avait engagé en qualité de sténographe pour toute la durée du Congrès de Boulogne, me reçut dans son cabinet de travail. Sans me donner le temps de prendre un siège, il me tendit un verre de porto et but cordialement à ma santé.

Il me déclara ensuite qu'il ne doutait pas de mes talents, qu'il avait entendu faire mon éloge maintes et maintes fois, mais que malgré cela il désirait me faire passer une sorte de petit examen—"car, ajouta-t-il en riant, un Anglais qui parle le langage français, voilà une chose qui est beaucoup difficile pour sténographe!"

Or, voici la petite histoire qu'il me conta à titre d'épreuve, et que j'ai fidèlement notée :

A Manchester, une fois, il y a une jeune petite monsieur vingt-quatre, vingt-cinq années d'âge—très gentil et tout à fait bien éduqué, et un jour, il vient dans le study, ou si vous aimez mieux, dans la cabinette de son papa.

—Papa (il dit loui) je voudrais marier moi.

—Vous voulez marier ? dit le père.

—Oui, je veux.

—Eh bien, mon garçonne, c'est un bon idée que vous a ! Voilà<sup>2</sup> que vous êtes vingt-cinq années vieux, bientôt.—c'est le temps pour vous marier. Avez-vous pensé quelqu'un déjà—oui e

—Papa, dit le garçonne, je crois que oui. J'aime bien miss Penguin, c'est celui-là que j' veux marier.

—Miss Penguin, il fait le vieux, ça il est impossible !

—Impossible ?

—Yes !

—Et pourquoi, il est impossible ? C'est une fille d'un bon famille, et respectable je crois, et vieux amis à vous, et toute comme il faut ! Vous va chez eux beaucoup de fois, souvente, et j'ai pensé que vous êtes bien content si je la marie...

—Pas du toute,—je vous dis qu'il est impossible !

—Mais pourquoi ça ?

—Vous voulez que je le dis ?

—Oui !

—Eh bien, mon garçonne, vous ne pouvez pas, parce que cette fille il est votre sœur. Vous comprenez ?

Le jeune monsieur aperçut bien alors que cette chose était tout à fait impossible, si son papa était le père d'elle, et aussitôt il cherche pour une autre fille d'un autre côté. Et après un mois peut-être (ou un mois et demi), il dit à son père qu'il a trouvé une autre, très jolie, et qu'il voudrait bien marier elle.

Mais quand il dit son nom, le père répond encore qu'il n'est pas possible, et pour le même raison—exactement le même :

—Elle est votre sœur.

Le jeune gentleman, sur cette parole, pensa dans lui-même que son père il blaguait avec lui, et qu'il serait mieux de parler avec son mère. Et il va trouver elle, et il dit qu'il veut marier.

Le mère dit :

—Vous êtes droit ! mon garçonne, c'est le temps pour vous de prendre un femme. Avez-vous pensé quelqu'un ?

—Oui, il répond, et c'est pour cela justement que je voux à vous parler. J'ai pensé pour miss Penguin, mais mon père m'a dit qu'elle est ma sœur.

—Papa vous a dit ça ?

—Oui. Et après ça j'ai dit loui que j'ai trouvé une autre jeune fille, miss Robinson—et il me dit que elle est mon sœur aussi !

—Vraiment ? il vous l'a dit ?

—Oui.

—Dans cette cas-là, dit la mère, dans cette cas-là, mon garçonne, il ne faut pas faire attention à quoi il dit votre papa. Mariez celle que vous veut—ça ne fait rien—car aussi vrai qu'il fait le soleil clair,—je puis jurer à vous,—moi,—que votre papa il n'est pas votre père !

GEORGE AURIOL.

M. Queneau, courtier en mines, 207, New-York Life Bldg., Montréal, se tient à la disposition de nos lecteurs pour leur fournir tous renseignements sur les actions des MINES D'OR de la Colombie Anglaise.

## BAUME RHUMAL

Que de souffrances, que d'ennuis, on s'éviterait en prenant quelques doses de **BAUME RHUMAL** au premier symptôme de grippe. Remède actif, sûr et sans rival.

FEUILLETON

**ROMIE**

PAR

EMILE ZOLA

X

—Monsignor Fornaro, oh ! il est un peu ce qu'on veut. Mais il a été élevé aussi, celui-là, au Collège Romain, et soyez persuadé qu'il est Jésuite, Jésuite par éducation, par position, par ambition. Il brûle d'être cardinal, et s'il devient cardinal un jour, il brûlera d'être pape. Tous des candidats à la papauté, dès le séminaire !

—Et le cardinal Sanguinetti ?

—Jésuite, Jésuite ! ... Entendons-nous, il l'a été, ne l'a plus été, l'est de nouveau certainement. Sanguinetti a coqueté avec tous les pouvoirs. Longtemps on l'a cru pour la conciliation entre le Saint-Siège et l'Italie ; puis, la situation s'est gâtée, il a violemment pris parti contre les usurpateurs. De même, il s'est brouillé plusieurs fois avec Léon XIII, a fait ensuite sa paix, vit aujourd'hui au Vatican sur un pied de diplomatique réserve. En somme, il n'a qu'un but, la tiare, et il le montre même trop, ce qui use un candidat . . . . Mais pour le moment, la lutte semble se restreindre entre lui et le cardinal Boccaera. Et c'est pourquoi il s'est remis avec les Jésuites, exploitant leur haine contre son rival, comptant bien que, dans leur désir d'ôter celui-ci, ils seront forcés de le soutenir. Moi, j'en doute, car je les sais trop fins, ils hésiteront à patronner un candidat si compromis déjà . . . . Lui, brouillon passionné, orgueilleux, ne doute de rien ; et, puisque vous me dites qu'il est à Frascati, je suis sûr qu'il a couru s'y enfermer, dès la nouvelle de la maladie du pape, dans un but de haute tactique.

—Eh bien ! et le pape lui-même, Léon XIII ?

—Ici don Vigilio eut une courte hésitation, un léger battement de paupières.

—Léon XIII ? il est Jésuite, Jésuite ! . . . . Oh ! je sais qu'on le dit avec les Dominicains, et c'est vrai, si l'on veut, car il se croit animés de leur esprit. Il a remis en faveur saint Thomas, a restauré sur la doctrine tout l'enseignement ecclésiastique . . . . Mais il y a aussi le Jésuite sans le Jésuite, sans le vouloir, sans le savoir, et le pape actuel en restera le plus fameux exemple. Etudiez ses actes, rendez-vous compte de sa politique : vous y verrez l'émanation, l'action même de l'âme jésuite. C'est qu'il en est impré-

gné à son insu, c'est ainsi qu'ces qui agissent sur lui, directement ou indirectement, partent de ce foyer . . . . Pourquoi ne me croyez vous pas ? Je vous répète qu'ils ont tout conquis, tout absorbé, que Rome est à eux, depuis le plus infime clerc jusqu'à Sa Sainteté elle-même !

Et il continua, et il répandit à chaque nouveau nom que citait Pierre, par ce cri entêté et maniaque : Jésuite, Jésuite ! Il semblait qu'il ne fut plus possible d'être autre chose dans l'Eglise, que cette explication se vérifiât d'un clergé réduit à pactiser avec le monde nouveau, s'il voulait sauver son Dieu. L'âge héroïque du catholicisme était accompli, ce dernier désormais ne pouvait vivre que de diplomatie et de ruses, de concessions et d'accommodements.

—Et ce papar-li, Jésuite, Jésuite ! continua don Vigilio, en baissant instinctivement la voix, oh ! le Jésuite dans sa plus abominable besogne d'espionnage et de perversion ! Je jurerais qu'on l'a mis ici pour surveiller Son Eminence, il faut voir avec quel génie de souplesse et d'astuce il est parvenu à remplir sa tâche, au point qu'il est maintenant l'unique volonté, ouvrant la porte à qui lui plaît, usant de son maître comme d'une chose à lui, pesant sur chacune de ses résolutions le possédant enfin par un lent envahissement de chaque heure. Oui ! c'est la conquête du lion par l'insecte, c'est l'infiniment petit qui dispose de l'infiniment grand, ce simple abbé si infime, le caudataire dont le rôle est de s'asseoir aux pieds de son cardinal comme un chien fidèle et qui en réalité, règne sur lui, le pousse où il veut . . . . Ah ! le Jésuite, le Jésuite ! Déliez-vous de lui, quand il passe sa pauvre soutane, pareil à une vieille femme en jupe noire, avec sa face molle et ridée de dévote. Regardez s'il n'est pas derrière les portes, au fond des armoires, sous les lits. Je vous dit qu'ils vous mangeront comme ils m'ont mangé, et qu'ils vous donneront, à vous aussi, la fièvre, la peste, si vous ne prenez garde !

Brusquement, Pierre s'arrêta devant le prêtre. Il perdit pied, la crainte et la colère finissaient par l'envahir. Après tout, pourquoi pas ? toutes ces histoires extraordinaires devaient être vraies.

—Mais alors donnez-moi un conseil, cria-t-il. Je vous ai justement prié d'entrer chez moi, ce soir, parce que je ne savais plus que faire et que je sentais le besoin d'être remis dans la bonne route.

Il s'interrompit, repris sa marche violente,

comme sous la poussée de sa passion qui débordait.

Ou bien non ! ne me dites rien, c'est fini, j'aime mieux partir. Cette pensée m'est déjà venue, mais dans une heure de lâcheté, avec l'idée de disparaître, de retourner vivre en paix dans mon coin ; tandis que, maintenant, si je pars, ce sera en vengeur, en justicier, pour crier, de Paris, ce que j'ai vu à Rome, ce qu'on y a fait du christianisme de Jésus, le Vatican tombant en poudre, l'odeur de cadavre qui s'en échappe, l'imbécile illusion de ceux qui espèrent voir un renouveau de l'âme moderne sortir un jour de ce sépulcre, où dort la décomposition des siècles . . . . Oh ! je ne céderai pas, je ne me soumettrai pas, je défendrai mon livre par un nouveau livre. Et, celui-ci, je vous répond qu'il fera quelque bruit dans le monde, car il sonnera l'agonie d'une religion qui se meurt et qu'il faut se hâter d'enterrer, si l'on ne veut pas que ses restes empoisonnent les peuples.

Ceci dépassait la cervelle de don Vigilio. Le prêtre italien se réveillait en lui, avec sa croyance étroite, sa terreur ignorante des idées nouvelles. Il joignit les mains, épouvanté.

—Taisez-vous, taisez-vous ! ce sont des blasphèmes . . . . Et puis, vous ne pouvez vous en aller ainsi, sans tenter encore de voir Sa Sainteté. Elle seule est souveraine. Et je sais que je vais vous surprendre, mais le père Dangelis, en se moquant, vous a encore donné le seul bon conseil : retournez voir monsignor Nani, car lui seul vous ouvrira la porte du Vatican,

Pierre eut un nouveau sursaut de colère.

—Comment ! que je sois parti de monsignor Nani, pour retourner à monsignor Nani ! Quel est ce jeu ? Puis-je accepter d'être un volant que se renvoient toutes les raquettes ? A la fin on se moque de moi !

Et, harrassé, éperdu, Pierre revint tomber sur sa chaise, en face de l'abbé qui ne bougeait pas, la face plombée par cette veillée trop longue, les mains toujours agitées d'un petit tremblement. Il y eut un long silence. Puis, don Vigilio expliqua qu'il avait bien une autre idée, il connaissait un peu le confesseur du pape, un père franciscain, d'une grande simplicité, auquel il pourrait l'adresser. Peut-être, malgré son effacement ce père lui serait-il utile. C'était toujours une tentative à faire. Et le silence recommença, et Pierre, dont les yeux vagues restaient fixés sur le mur, finit par distinguer le tableau ancien, qui l'avait touché si profondément, le jour de son arrivée. Dans la pâle lueur de la lampe, il venait peu à peu de le voir se détacher et vivre, tel que l'incarnation même de son cas, de son

désespoir inutile devant la porte rudement fermée de la vérité et de la justice. Ah ! cette femme rejetée, cette obstinée d'amour, sanglotant dans ses cheveux et dont on n'apercevait pas le visage, comme elle lui ressemblait, tombée de douleur sur les marches de ce palais, à l'impitoyable porte close ! Elle était grelottante, drapée d'un simple linge, elle ne disait point son secret, infortune ou faute, douleur immense d'abandon ; et, derrière ses mains serrées sur la face, il lui prêtait sa figure, elle devenait sa sœur, ainsi que toutes les pauvres créatures sans toit ni certitude, qui pleurent d'être nues et d'être seules, qui usent leurs poings à vouloir forcer le seuil méchant des hommes. Il ne pouvait jamais la regarder sans la plaindre. Il fut si remué, ce soir-là, de la retrouver toujours inconnue, sans nom et sans visage, et toujours baignée des plus affreuses larmes, qu'il questionna tout d'un coup don Vigilio.

—Savez-vous de qui est cette vieille peinture ? Elle me remue jusqu'à l'âme, ainsi qu'un chef-d'œuvre.

Stupéfait de cette question imprévue, qui tombait là sans transition aucune, le prêtre leva la tête, regarda, s'étonna davantage quand il eut examiné le panneau noirci, délaissé, dans son cadre pauvre.

—D'où vient-elle, savez-vous ? répéta Pierre. Comment se fait-il qu'on l'ait reléguée au fond de cette chambre ?

—Oh ! dit-il, avec un geste d'indifférence, ce n'est rien, il y a comme ça partout des peintures anciennes sans valeur... Celle-ci a toujours été là sans doute. Je ne sais pas, je ne l'avais même pas vue.

Enfin, il s'était levé avec prudence. Mais ce simple mouvement venait de lui donner un tel frisson, qu'il put à peine prendre congé, les dents claquant de fièvre.

—Non, ne me reconduisez pas, laissez la lampe dans cette pièce... Et, pour conclure, le mieux serait encore de vous abandonner aux mains de monsignor Nani, car celui-là, au moins, est supérieur. Je vous l'ai dit, dès votre arrivée, que vous vous le vouliez ou non, vous finirez par faire ce qu'il voudra. Alors, à quoi bon lutter ?... Et jamais un mot de notre conversation de cette nuit, ce serait ma mort !

Il rouvrit les portes sans bruit, regarda avec méfiance, à droite, à gauche, dans les ténèbres du couloir, puis se hasarda, disparut, rentra chez lui si doucement, qu'on n'entendit même point l'effleurement de ses pieds, au milieu du sommeil de tombe de l'antique palais.

(A suivre)

TRADUCTIONS. REDACTION. IMPRESSIONS.

**MARC SAUVALLE, Journaliste,**

S'occupe de travaux littéraires en tous genres. Traductions, correspondances, rédaction de lettres et de requêtes, préparation de discours, correction de manuscrits et d'épreuves, préparation de mémoires et de rapports, articles de journaux, toasts adresses, etc. etc. Bureau - 30 RUE ST. GABRIEL. B. P. BOITE 2181. TELEPHONE 892.

**" LE SUN "**

## Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président

..... | T. B. MACAULAY, Secrétaire.

..... | IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surtendant des Agences



L'année 1896 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

### Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confisables. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitté une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUERCE SYSTEME

**O. Leger,**

GERANT DÉPARTEMENT FRANÇAIS POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

# L'ECHOPHONE

LA DERNIERE  
MACHINE  
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$40 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'en servir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre journal, lorsque nous aurons cette circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui. En conséquence, le non. r. machine est limité — "Premier rendu, premier servi."

## LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

### PRESENTS UTILES

Portemonnaies pour dames, plus de 200 variétés.

Portefeuilles pour Messieurs, plus de 100 variétés.

Belles marchandises de cuir.

Pupitres portatifs, Ecritoires, Calendrier, Portefeuilles.

Papeteries de choix en boîtes de 15c à \$5.00

Le plus bel assortiment du pays.

Cire à cacheter de toutes teintes et parfumée

Plus de 20 couleurs différentes, en boîte

Maintenant, initiales à cacheter en verre coupé

De choix, autres initiales en grande variété.

PLUMES ET CRAYONS EN OR

Marchandises en argent pour usage de bureau ou de bibliothèque  
Encriers de toutes sortes et de tous prix

## MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

## NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE  
CONTRE LE FEU  
ET SUR LA VIE

CAPITAL	\$15,000,000
FONDS INVESTIS	53,000,000
FONDS INVESTIS en CANADA	5,000,000
REVENU ANNUEL	12,000,000

Directeur-Gérant: — THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Epargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offres à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés

Bureau principal en Canada:

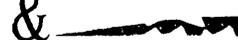
78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

## GUSTAVE FAUTEUX

Téléphone Bell, No. 318

Agent pour Montréal et les environs

## MAPLE CARD

& 

## PAPER MILLS



FABRICANTS  
DE PAPIER.

MOULIN A PORTNEUF

MONTREAL QUE

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

1615 rue Notre-Dame

MONTREAL

J. A. DROUIN,

AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place  
d'Armes, Chambres 315 et 316.  
Téléphone 2243

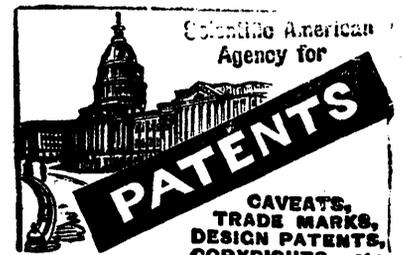
Arthur GLOBENSKY,

AVOCAT.

1586 1/2 Rue NOTRE-DAME

**Wanted—An Idea** Who can think of some simple thing to patent?  
Protect your ideas; they may bring you wealth.  
Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1,500 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Imprimé par la Cie d'Imprimerie Commerciale (limitée) et publié par Aristide Filiatreal au No. 30 rue St Gabsiel, Montréal.



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

**Scientific American**

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$2.00 a year; \$1.50 a month. Address: MUNN & CO., Publishers, 361 Broadway, New York City.